

GÉRARD DORN

A V E R T I S S E M E N T  
DE DIMENSION PLUTÔT MODESTE

À

THOMAS ÉRASTE,  
MÉDECIN ET PHILOSOPHE

Avertissement par lequel Gérard Dorn l'exhorte à examiner les écrits de Paracelse plus diligemment et d'un *animus* moins perturbé que par le passé. Ainsi il se rendra bien compte s'il a compris ce qu'il maudit dans son invective si atroce intitulée *La Nouvelle Médecine*.

I. AVERTISSEMENT DE DIMENSION PLUTÔT MODESTE À THOMAS ÉRASTE, MÉDECIN ET PHILOSOPHE [p. 357]

Ne va pas juger, Éraсте, que c'est par haine ou pour quelque vengeance que j'écris ceci contre toi. C'est plutôt pour t'avertir fraternellement de relire diligemment et attentivement les écrits de Paracelse, de les comprendre et de voir si tu n'as pas commis une injustice en l'invectivant de manière moqueuse et calomnieuse, pour ne pas dire en l'exécrant très clairement (comme tu le confesses toi-même). Dans la mesure de ma petite intelligence, je m'efforcerai, par ces quelques courtes traductions, de t'aider à comprendre. Lorsque tu auras dégusté ce que jusqu'ici tu as maudit, converti par toi-même, tu rétracteras, je n'en doute pas, une grande partie de ce que tu as publié contre Paracelse et les siens dans tes livres intitulés *La Nouvelle Médecine*. Pieux et érudit, il n'est pas aussi noir que tu le dépeins. À vrai dire, on peut

[p. 358] difficilement distinguer si tu pêches par envie plutôt que par ignorance de ses écrits ; personne n'estimera, dans le premier cas, que tu mérites le pardon, dans le second, qu'il faut tout de même te faire grâce. C'est pourquoi, j'ai pensé qu'il ne convenait pas de proférer à ton sujet un jugement aussi précipité que celui que tu émetts à tort sur Paracelse et les siens. [Il faut] d'abord entendre si c'est un de ces sentiments ou les deux qui t'ont excité à une colère si forte qu'oublieux même de ta propre personne, tu as commis des actes indignes d'un philosophe et médecin de ton importance, et que, de plus, tu profères publiquement des reproches qu'il ne serait pas honnête d'entendre de la bouche d'un plébéien ou d'un homme de la plus basse condition. Je regrette aussi de te voir réduit à un tel point de déraison, que tu souhaites par tes écrits publics exciter tous les potentats contre Paracelse, en lançant ces mots :

Un édit public de tous les empereurs, rois, princes, magistrats, devrait stipuler que, sous peine de mort, on ne répande pas d'horribles blasphèmes contre Dieu. Qui ne serait stupéfait de penser que le fait de répandre dans le peuple ces bagatelles blasphématoires, n'entache pas de honte des gens nés dans cette lumière de vérité et éduqués à tous les bons arts fleurissant parmi les chrétiens ? Nos pères étaient certainement bien plus pieux et prudents que nous, eux qui n'ont pas toléré que ce monstre crache cette infection par l'intermédiaire des imprimeurs. Publiée aujourd'hui, elle est absorbée avec avidité par certains pour le grand malheur de la plupart.

[p. 359] C'est jusque-là, Éraste, que tu déploies ton énergie. Je te le demande, t'imagines-tu que des gens très puissants, des princes et des magistrats (certes choisis par Dieu pour administrer la justice) aient un jugement assez prématuré pour s'incliner devant l'exhortation d'un homme irrité avant d'avoir entendu l'autre partie, surtout en voyant les accusations embarrassées de calomnies et remplies d'injures ? Eux-mêmes sont, à vrai dire, de grands amis de la modération qui, dans ce monde, force tout notre respect et honneur, en vertu de celui qui nous les a institués, à savoir Dieu. Ils veulent en tout cas (et à bon droit) entendre et comprendre si l'affaire est comme on la leur a présentée. À quelle conviction, crois-tu, les instigations de tes écrits ont-elles amené leurs lecteurs ? Uniquement à ce qu'on entend chaque jour de



leur bouche : « Son intention était (disent-ils) d'éviter et d'empêcher que quiconque, en découvrant ses erreurs, n'osât les contredire ou les publier, même en en ayant la possibilité. Par ce stratagème, le censeur de toutes choses a mis son zèle à éviter la censure (plutôt qu'à la subir) et à ne pas se faire contredire. »

Voilà ce que tes reproches ont mérité d'entendre ! Et il n'est pas du tout étonnant que cela ne t'ait pas rapporté grand-chose<sup>1</sup>. Si tu avais abordé l'affaire avec modération, les gens peu inquiets de scruter la vérité t'auraient accordé plus de crédit. Les autres, par contre, aimeraient savoir avec certitude si tout ce qu'a écrit Paracelse est blasphématoire contre Dieu, comme tu oses l'affirmer et le juger sans en être encore sûr toi-même.

Par conséquent, je ne refuse pas d'examiner avec toi les écrits de cet homme, pour autant que toi, qui sembles du reste mépriser tout le monde, tu juges digne de ta confraternité quelqu'un qui n'approuve ni tes préceptes ni ceux de tes infidèles. Ainsi, le monde finirait par voir et comprendre quel jugement il faut prononcer entre Paracelse et ses ennemis. Si j'avais à ce jour découvert en lui quoi que ce soit de blasphématoire contre Dieu, je ne voudrais en aucun cas prendre son parti ni le faire connaître. C'est pourquoi, je tiens personnellement à en témoigner devant Dieu et les hommes : dans cette affaire, je ne veux rien soutenir qui paraîtra impie au jugement de ceux qui sont impartiaux, modérés et seulement soucieux de toute équité et piété. Paracelse s'est peut-être trompé sur un grand nombre de points puisqu'il était pécheur, tout comme nous et ses censeurs. Doit-il pour autant être exécré ? S'il a écrit quelque chose de bon, pourquoi ne l'embrasserons-nous pas ? Loin de nous tout mal y compris celui [qui viendrait] de lui !

[p. 360]

Entreprenons donc l'affaire allègrement avec (comme on dit) des augures favorables. Parcourir tout ce que tu racontes calomnieusement sur Paracelse dans les dialogues avec ton interlocuteur Furnius n'est pas mon intention pour l'instant. J'ai seulement [voulu] te conseiller de relire plus diligemment et de comprendre l'intention de l'auteur avec plus d'exactitude, c'est-à-

1. Littéralement : « que tu n'aies pas obtenu une usure de cent ».

dire sa *mens* qu'au vu de tes traductions, tu n'as manifestement pas saisie. Peut-être t'attaques-tu à lui pour la seule raison que tu n'as pas pu supporter qu'un de tes compatriotes helvètes l'emporte sur toi en intelligence. Tu devrais le féliciter du fait de sa patrie (sinon pour une autre raison) plutôt que l'envier. Tous ceux qui pèsent attentivement tes invectives sans aucun état d'âme disent de toi :

[p. 361] La parole du Christ ne peut nullement tromper, elle qui enseigne que nul n'est prophète en son pays<sup>2</sup>.

Ils estiment par conséquent que tu as cherché une bonne occasion de rendre odieux à tous un homme pieux, un philosophe et médecin sincère [qui n'est] ni ensorcelé ni hypocrite, pour la seule raison qu'il n'a pas voulu se servir de l'autorité des écoles (surtout de celles des infidèles) pour réfuter leurs erreurs, mais seulement des versets de l'Écriture sainte. Cette critique que tu émetts, ils la recueillent avant tout de tes propres mots émis dès le début de la première partie de *La Nouvelle Médecine* :

L'explication de ces choses confondra Paracelse et ses disciples qui prétendent qu'il ne faut pas lire lesdits auteurs (entends : les infidèles) parce qu'ils étaient des gentils et qu'ils ont écrit des choses étrangères à la piété. Eh bien, si on démontre que Paracelse avait, lui aussi, écrit de manière très impie, personne ne pourra plus nous accuser de ne pas préférer ses écrits aux monuments des autres.

[p. 362] Notons simplement ces mots que tu utilises : « l'explication confondra », de même « si on démontre », par ton explication il s'entend. Qui ne perçoit d'après tes propres paroles que ton argumentation a été forgée de la manière suivante : « Si je parviens par n'importe quelles explications, que ce soit ou non à bon droit, à tort, faussement, de manière sophistique ou par des traductions perverses et mutilées, à gauchir le sens droit des écrits de Paracelse, il sera facile de montrer aux nations étrangères et même aux germaniques, que Paracelse et les siens ont écrit des choses impies, tout comme les infidèles ; ce stratagème me permettra de renverser cette doctrine avec le plus grand honneur » ?

2. Cf. *Luc* IV, 24.



Tu parles bien, crois-tu, si la démonstration basée sur de fausses explications aboutit obligatoirement à une fausse conviction, selon l'enseignement que tes écoles dispensent devant des gens peu attentifs : de fausses prémisses majeures et mineures, on induit une conclusion tout à fait fausse dans le domaine sophistique. Tels sont aussi tes arguments que voici :

Les Écritures sacrées nous enseignent que Dieu a *créé*<sup>3</sup>, d'un principe (*de principio*), le ciel et la terre, puis la lumière ; qu'il a ensuite *séparé* la lumière des ténèbres, les eaux des eaux, en y interposant un firmament ; qu'il a alors *distingué* les éléments encore confus et qu'il a ordonné à chacun ce qu'il devait produire de lui-même, en quelles quantité et qualité ; qu'après avoir *créé* les étoiles, il a finalement *formé* l'homme. Puisqu'il en est ainsi, celui qui n'est pas convaincu que toute chose a été *créée* par Dieu, ne pourra pas se déclarer officiellement ni à bon droit chrétien. Il doit aussi professer ceci : le Dieu qui a tout *créé* par son Verbe Tout-Puissant, n'a pas seulement réparti artistement les éléments, mais il a également *créé* avec eux ce que nous voyons en être *né*.

Paracelse ne nie absolument rien de ce que tu racontes là, sinon la particule « de » dans « d'un principe » (*de principio*), comme [on l'expliquera] *infra*.

Au contraire, c'est toi qu'on surprend à te résoudre pieds et mains à son avis, lorsque tu dis : « mais il a également *créé* avec eux ce que nous voyons en être *né* ».

Paracelse affirme-t-il autre chose en disant : « tout ce qui a été *créé* du grand mystère est *né* à partir des sensibles et des insensibles » ? Ce qui signifie : toute chose est *créée* par Dieu du mystère, comme du rien, mère de toutes choses ; ce qui est *créé* est aussi *né* des éléments sensibles et insensibles, tant supérieurs qu'inférieurs. Rien ne *naît* qui n'ait été *créé*, à moins que cela ne se fasse par corruption ; or dans la *création*, la corruption n'avait pas de lieu. Mais il y a beaucoup de choses *créées* qui ne sont *nées* que par *création*, comme c'est le cas des anges. Par conséquent, si quelque chose doit *naître*, cela se fait nécessaire-

[p. 363]

3. C'est nous qui mettons en italiques les termes : « créé », « né », « formé », etc., pour faciliter la compréhension des arguments de l'auteur.

ment à partir d'une chose *créée*, et puisqu'un rejeton ne diffère pas en essence de ses parents, ce qui est *né* d'une chose *créée*, doit avoir été *créé*.

Toi par contre, tu continues sur ta lancée en ces termes :

Nous, nous savons que tout a été *créé* par Dieu *ex nihilo* ; Paracelse [prétend] que c'est du grand mystère (c'est ainsi, dis-tu, qu'il appelle la matière première) que toutes choses ont *procédé* non par *création*, mais par *séparation*.

Tes derniers mots sur une *création* faite par *séparation* ne sont pas de l'école de Paracelse, mais cette flèche est issue du carquois de ton explication. Très imprudent depuis le début de tes invectives, tu as témoigné contre toi-même en disant : « l'explication confondra », entends : la fausse [explication]. Et Paracelse ne dénomme pas non plus son « mystère » « matière première », comme toi, mais « matière Une », puisqu'il dit dans le premier texte du deuxième paras<sup>4</sup> de sa *Philosophie aux Athéniens* :

« Tout a procédé d'une matière Une, mère de toutes choses, qui est le grand mystère. »

[p. 364] Tu ne sembles pas, Éraste, comprendre la différence entre *Un* et *premier*. Ignores-tu, je te le demande, que rien de ce qui a été *créé* ne peut être *Un* ? En effet, la création tombe dans la diversité à cause de la matière première, mais elle demeure dans l'union grâce à la [matière] Une. Si tu as appris l'arithmétique formelle, comment se fait-il que tu ne l'aies pas vu ? De même, si *premier* fait référence à un ordre et que l'ordre naît de la multitude (que l'unité ne peut en aucun cas admettre), je voudrais apprendre de toi comment *premier* pourrait convenir à *Un*.

Ces premiers arguments montrent ouvertement aux lecteurs judicieux que tout ce que tu as écrit jusqu'ici de Paracelse, tu l'as

4. Nous voyons deux allusions possibles dans ce nom : l'hébreu פֶּרָשָׁה (*paracha*), « exposition », « déclaration », « chapitre », ou la particule « para » utilisée si souvent par Paracelse dans *Paragranum*, *Paramirum*.

soit forgé de toutes pièces de toi-même, soit promulgué en ignorant ses écrits.

À cela, tu ajoutes encore dans ton explication :

Eh bien, il affirme que toutes les choses qui étaient contenues dans ce mystère (dont il dit plusieurs fois, en termes latins et germaniques très explicites, qu'il est incréé) y étaient latentes et qu'elles en ont émergé par séparation.

Une fois de plus, dans cet extrait, il faut noter que ce sont tes mots à toi et non ceux de Paracelse, à savoir « y étaient latentes et qu'elles en ont émergé par séparation ». Tu aurais partout dû faire des citations par chapitre et utiliser de vraies traductions<sup>5</sup> ; loin de le faire, tu passes tout de suite à autre chose pour cacher la ruse. La meilleure réponse possible dans tous les cas est de te présenter les paroles authentiques de Paracelse, en langue germanique d'abord et puis en latin, pour ceux qui ne maîtrisent pas la langue germanique et aux yeux desquels surtout tu désires rendre Paracelse odieux.

Mais avant cela, il me semble bon d'exposer ce que tu n'as pas remarqué : Paracelse avait mis, en tête, son premier paras<sup>6</sup> [p. 365] qu'on recherche encore et qui a probablement été supprimé par ses ennemis ; en atteste le titre de *deuxième paras* de sa *Philosophie aux Athéniens*. Il en ressort très clairement qu'il avait écrit à cet endroit un paras sur le grand mystère *incréé* de l'unité *incréée*, puisque son deuxième paras [concerne] le mystère *créé* de la diversité *créée* à partir de l'*incréé*, le Verbe éternel l'ordonnant ainsi. Malgré l'absence du premier [paras], ce qu'il a publié sur le mystère de la création pourra y suppléer.

5. Qu'est-il sous-entendu ici ? Éraсте a-t-il lu Paracelse en latin dans de mauvaises traductions ? Cf. D. Kahn, *Alchimie et paracelsisme en France à la fin de la Renaissance (1567-1625)*, Droz, Genève, 2007, pp. 207 et ss.
6. On constate en effet dans l'édition des *Archidoxes de Théophraste. Commentaires des Aphorismes d'Hippocrate. La Philosophie aux Athéniens*, éd. Dervy, Paris, 2006, qu'il y a un livre manquant dans la *Philosophie aux Athéniens*. Le premier livre est le « deuxième paras », et nulle part, il n'est fait mention d'un premier paras.